

La normalisation des atteintes extrêmes au corps : le cas de "la maladie définitive" en entreprise

Autor(en): **D'Introno, Jean-Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **73 (2015)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-823158>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA NORMALISATION DES ATTEINTES EXTRÊMES AU CORPS: LE CAS DE «LA MALADIE DÉFINITIVE» EN ENTREPRISE

JEAN-PHILIPPE D'INTRONO

ESCEM

jp.dintronno@escem.fr

➤ Dans les sociétés du risque (Beck), qui sont aussi la société libérales, les conduites à risques ne font pas que se multiplier (Le Breton), elles se valorisent, voire, à terme, se normalisent. Cet état de fait se traduit pas une contradiction apparente: à la fois la multiplication des «corps extrêmes» (Baudry) qui sont majoritairement des corps en souffrance et une insensibilité, tant sociale qu'individuelle, aux signes les plus spectaculaires de cette souffrance. La scène professionnelle n'échappe pas à ce processus. On tente d'illustrer cette contradiction à travers l'analyse du cas d'un salarié d'une entreprise de télécommunication qui attente aussi spectaculairement que brutalement à son propre corps. On essaye par ailleurs de montrer comment cette insensibilité à la souffrance somatique, ou sa banalisation, peut s'expliquer par une tendance sociale à la «psychologisation». Enfin on tente de montrer quelle fonction peut avoir cette même tendance.

Mots-clés: Maladie, corps, psychisme, psychologisation, normalisation

INTRODUCTION

Nous vivons dans la société du risque (Beck, 2008). Les conduites à risques se multiplient (Le Breton, 1995) contribuant à la construction d'un «corps extrême» (Baudry, 1991). Du plus bénin (piercing) au plus pathologique (anorexie, boulimie, obésité) en passant par les performances du body art, ce corps extrême a la souffrance en partage, qu'elle soit volontaire ou subie et plus ou moins intense. En dépit de leur caractère pathologique, nombre de ces conduites ont de plus en plus tendance à être tolérées, voire valorisées en tant que telles. C'est leur destin en régime libéral ou dans les démocraties développées. Si bien qu'elles tendent à se normaliser. Ce concept de normalisation est polysémique. Il peut signifier d'abord un «retour à la normale», voire à la normalité, indiquant clairement une déviance par rapport à une norme plus ou moins explicite (Gori, Le Coz, 2007). Il tend de plus en plus à signifier implicitement la normalisation industrielle soit les processus permettant d'élaborer une norme à partir des meilleures pratiques (Ben Youssef Hounaida *et al.*, 2005). Nous utiliserons le terme au sens sociologique; la normalisation consistant alors à faire passer pour «normal», c'est-à-dire «général», «fréquent», ce qui était exceptionnel et relevait alors du «pathologique» (Durkheim, 2013). Il s'agit d'un «processus tendant à imposer la conformité en référence à une norme», la norme étant, pour les membres d'une collectivité

(société, organisation), des «repères de conduite et une source d'identification» (Chazel, 1992, p. 282-283). Par extension, la normalisation contribue à rendre acceptable voire indispensable (Faugeron, Kokoreff, 2002) ce qui relève du dysfonctionnel (Carricaburu, Lhuillier, 2009), voire du monstrueux comme nous entreprendrons de le montrer. Le risque de la normalisation, c'est l'indifférence (Setbon, 63) ou ce que les théoriciens des risques psychosociaux appelle la «banalisation» (Dejours, 1998). Or, c'est ce que nous soutenons, il y a une insensibilité (ou indifférence ou banalisation) sociale grandissante au corps souffrant, dont témoigne par exemple l'institutionnalisation de l'obésité à travers l'organisation mondiale de la malbouffe (Feillet, 2007). Dans un tel contexte, le corps extrême devient un choix de vie, significatif de la vraie liberté (Friedman) ou une expression du consentement, dernier mot du lexique politique dans une société libérale (Ogien, 2004).

L'entreprise, non plus entité mais «encastrée» (Granovetter, 2000) dans la société, n'échappe pas à ce processus. C'est ce que révèle le cas d'un salarié d'une entreprise de télécommunication, durement touché dans son corps et qui rationalise cette agression somatique caractérisée, qu'il appelle lui-même «maladie définitive», dans le sens d'un libre choix. On entreprend de montrer que cette rationalisation *a posteriori* de l'agression s'inscrit dans ce processus contemporain de normalisation du corps extrême auquel n'échappe donc pas le monde du travail.

Cette normalisation des corps extrêmes et cette insensibilité, ou indifférence, conjointe à ses manifestations les plus spectaculaires s'inscrivent dans une tendance lourde à la psychologisation, soit une manière de lire et d'interpréter la réalité sociale via le filtre de l'individu ramené à sa psyché. On tente, via une brève histoire du corps, de montrer le basculement de l'intérêt social porté au corps vers le psychisme localisé dans le cerveau qui fait office de nouveau paradigme. Témoignent par exemple de cette psychologisation la vogue sociale des notions de «nourriture émotionnelle», des best Sellers tels «La diététique du cerveau» (Bourre, 2003) et des maladies comme l'anorexie, irrémédiablement rapportées à l'anorexie mentale. Ce basculement a également une traduction managériale, à savoir l'accent mis dans les entreprises sur la souffrance psychique ainsi qu'en attestent les études sur le stress et la vogue des analyses en termes de harcèlement moral parmi les risques psychosociaux. Cette focalisation contemporaine sur la souffrance psychique a selon nous une fonction sociale, celle de masquer la violence à l'œuvre dans les entreprises contemporaines.

1. LA MALADIE «DÉFINITIVE» EN ENTREPRISE: LE CAS BELGACOM

Pour construire notre démonstration nous allons polariser notre attention sur un cas à notre sens particulièrement marquant. Celui-ci se passe au sein de la société belge de télécommunication Belgacom il y a quelques années¹.

Lorsque débute le reportage, l'entreprise Belgacom vient de subir une phase de modernisation (1991), manière euphémisée de dire qu'on rompt brutalement et totalement avec la culture d'entreprise précédente qui est, grosso-modo, la culture du service public (Trosa, 2010, p. 537-539). Concrètement se met notamment en place un système d'évaluation tous

¹ Il a fait l'objet d'une télédiffusion sur Arte. Hélas, à ce jour, nous avons été incapables de retrouver les références précises de ce documentaire, en dépit de nos sollicitations auprès de cette chaîne. On pourra consulter les faits saillants de ce cas, sur lesquels, outre donc le visionnage du documentaire se base notre analyse sur: <http://www.ptb.be/scripts/article.phtml?lang=2&obid=14783>

azimuts (Abelhauser, Gori, Sauret, 2011). Désormais, qui n'est pas performant est considéré comme un «paria», soit comme un interné au sein même de sa propre entreprise (Bernardot, 2003). A la camaraderie succède la compétition. Le tout sur fond d'«endoctrinement» permanent. Est notamment projeté un film s'apparentant à de la propagande dans lequel l'ancienne entreprise est «sans vergogne» (Stiegler, 2005) comparée à un «*kolkhoze*». Ce film s'accompagne d'une musique² équivalente à ces bandes-son de films d'horreur dont la fonction est de mettre le spectateur sur les nerfs³, l'acteur remplaçant ici le spectateur.

Ce qu'on peut diagnostiquer de prime abord, c'est donc une détérioration du vivre-ensemble au travail qui correspond au délitement des étayages collectifs fonctionnant comme des régulations organisationnelles. S'établissent donc des conditions qui participent d'une incapacité à contrôler les débordements violents lorsqu'ils surgissent. Parmi ces conditions notons ce qui peut apparaître comme une forme d'incohérence de l'entreprise, à savoir la réaffectation d'un salarié (appelons-le X) dans un service financier pour lequel il n'a ni compétence ni formation. Immédiatement, cette incohérence déclenche une réaction somatique sous la forme de troubles du sommeil qui apparente notre salarié à un «zombie» (Bisson, 2012, p. 240) car à quoi ressemble celui qui manque de sommeil, ou dont le travail est la veille, sinon à un zombie? L'intrusion du zombie dans l'entreprise ne saurait surprendre qui maintient une vigilance accrue aux moindres manifestations du corps dans sa corporéité, qui ne sont pas les moindres de ses manifestations. A cette figure de la souffrance somatique spectaculaire on peut adjoindre celle du pendu. En effet, dans notre cas en forme d'itinéraire, à la réaffectation initiale s'ajoute du harcèlement moral⁴. Celui-ci se généralise à l'entreprise. Résultat, un homme se pend. En dépit de cette zombification et de cette pendaison, la Direction reste aveugle. Cet aveuglement, on peut le rapporter à cette altération de la conscience morale qu'est «l'insensibilisation» (Szpirglas, 2009) témoignant de cet oubli du corps et pouvant s'expliquer, sinon se comprendre, par lui. Cette insensibilisation participe de la construction de la normalisation. Une fois la barrière de la sensibilité franchie, tout semble permis, y compris le cynisme. Car si l'entreprise est aveugle, elle n'en est pas pour autant muette. Elle prend la parole non pas pour se justifier mais pour s'autocongratuler. Ainsi le Président National de l'entreprise déclare-t-il:

«nous devons être fier de la façon dont Belgacom traitait ses travailleurs».

Mais cette réaction, si elle est parfaitement cynique peut également apparaître comme réellement «sincère». Ici le management se félicite de ce que, effectivement, l'entreprise en incohérence produit bel et bien ce qu'elle est effectivement «programmée» pour produire, c'est-à-dire du mort (pendu) et du mort-vivant (zombie, paria). Mort et mort-vivant auxquels elle est insensible puisque son attention n'est pas polarisée sur le lieu de son inscription, à savoir le corps biologique.

² Le parallèle entre l'entreprise et la société totalitaire qu'on a reproché à Christophe Dejours (1998) et au cinéaste Nicolas Klotz mérité à cette orée d'être reconsidérée. On a un aperçu du lien entre musique et totalitarisme dans le film classique d'Ettore Scola *Une journée particulière*.

³ *Les nerfs à vif*, pour reprendre le titre d'un film de Jack Lee Thompson.

⁴ Il n'est évidemment pas dans notre propos de nier son existence, mais plutôt sinon de la minimiser au moins de la relativiser en regard des maux physiques qui n'en découlent pas tous.

Notre salarié, qui est aussi le narrateur du documentaire, note qu'il s'établit un contraste entre des technologies du XXI^e siècle et des conditions de travail du XX^e (call centers, interdiction du droit de grève). C'est, entre autres, ce décalage entre des intentions et des résultats, contre-productifs pour le moins, incohérents voire absurdes au pire, qui pousse notre salarié-narrateur-informateur X à devenir syndicaliste pour dénoncer et combattre cette rupture brutale présentée comme naturelle/normale dans toute la littérature managériale sans exception⁵. On fomenté⁶ dès lors son exclusion du syndicat; récompensant par exemple ceux qui ne lui donnent pas leur voix lors de scrutins syndicaux en leur offrant des postes de permanents. Redevenu «simple salarié», X est victime d'un harcèlement moral, ciblé désormais. Son ordinateur est surveillé, on le traite, toujours sans la moindre vergogne, de «fouteur de merde» et d'«incompétent». Incompétence plus qu'avérée, revendiquée même puisque, précisément, une des revendications des salariés concerne le fait qu'ils ne sont pas formés pour les nouvelles tâches confiées. A cet égard, on peut considérer que le système est là réellement pervers. Des auteurs ont critiqué la légitimité de la catégorie de pervers narcissique hors du champ de la clinique psychiatrique (Davezies 2004). Notons que ce sont les psychanalystes eux-mêmes qui plaident pour une sortie de la catégorie de «perversion» du champ de la clinique. Ainsi Emmanuel Diet déplore-t-il chez les psychanalystes «leur déni du social et du politique» (Op. Cit. , p. 169) et définit le nouveau contexte historique et social, hypermoderne selon lui, comme «structuré par la logique de la perversion» (idem). S'il est vrai que s'est développée une tendance sociale à voir de la perversion de partout, il n'est non plus moins vrai que, surtout dans le champ académique, la tendance inverse s'est vite faite jour. Tant et si bien qu'Emmanuel Diet, perspicace observateur de ces questions peut déplorer «l'interdit de nommer et d'identifier la destructivité perverse» (Idem, p. 199). D'orchestrée qu'elle était jusqu'alors, ce qui est une véritable campagne de dénigrement se déchaîne désormais. Le résultat de cette vexation aussi systématique qu'implacable c'est ce que notre salarié X appelle lui-même une «maladie grave». Ceci sans réaction du syndicat; non-intervention par laquelle peut se vérifier l'indifférence entrepreneuriale sous quelque forme que ce soit, ici syndicale, au corps. Dès lors, on l'envoie (se faire) balader dans l'entreprise:

«me retrouvant sans rien avoir à faire à côté de collègues débordés»,

rappelant les mises au placard (Lhuillier, 2002) auxquelles contribuent, bon an, mal an, les collègues, tout heureux de constater que le feu de l'enfer s'abat à côté d'eux, mais non sur eux (Boltanski, 1990). Les éléments d'un dénouement tragiques sont en place: les relations, qui sont le carburant des systèmes, perverties, faisant de chacun des auxiliaires (Dejours, Op. Cit) contribuant à la marginalisation sociale d'un salarié devenu paria. Errance méprisante jusqu'au jour où, n'en pouvant mais, il... proclame?... lâche? Ici les mots manquent, la formule qui est le cœur de notre propos:

⁵ Or s'il est une notion managériale qui nécessiterait une déconstruction c'est bien celle de changement et de tous ses sous-produits: conduite du changement, résistance au changement.

⁶ On sait que quelqu'un comme Pierre Bourdieu répugne à l'utilisation du terme de complot, révélateur de ce qu'il appelle un « fonctionnalisme du pire », a fortiori dans un champ. Mais il ne nous en dit pas plus quant au destin d'un tel terme, avéré dans l'histoire.

«Je suis tombé malade définitivement».

Formule sortie du tréfonds de son être, comme le disait Pierre Legendre au micro de France Culture, commentant «le crime du caporal Lortie»⁷. Quelle peut être cette maladie, énigmatiquement qualifiée de «définitive», sachant que notre salarié est déjà tombé «*gravement malade*»? C'est le visage entièrement tatoué. Ainsi marqué et stigmatisé, on peut l'apparenter à un *marero* c'est-à-dire à un membre des *maras* (ou *marabuntas*) qui sont des gangs armés regroupés en structures de type mafieux impliqués dans toutes formes d'activités illicites, principalement des affaires de stupéfiants⁸.

2. DU CORPS MONSTRUEUX AU VISAGE

Notre salarié et les *maras* ont le visage stigmatisé en partage. Or ce visage tatoué est marque de monstruosité. Nos pas au sens moral, mais au sens anthropologique. Ainsi, pour Isidore de Séville: «la plupart des monstres sont comme nous: ils sont simplement plus grands ou plus petits, ils ont des membres en moins ou en trop, ils sont plus ou moins bien assemblés» (cité par Alain de Libéra, 1990, p. 90). L'enjeu du cas nous semble se situer ici, à savoir précisément là où une «violence interne», c'est-à-dire manifestée entre personnes appartenant à une même entité, tout à la fois «physique», «explicite» et «personnelle» (Favaro, 2014, p. 823-824) s'exerce à ce point qu'elle parvient à transformer un salarié en monstre, transformation dont le corps dans son organicité témoigne. Pour bien (faire) saisir cet enjeu, un petit détour par la phénoménologie du visage peut s'avérer utile. Le visage est le blason du corps. Il est le lieu de l'éthique et de la responsabilité (Lévinas, 1998: 215-220, Andrieu, 1995: 374). Le visage, en effet, est ce que l'on offre à l'autre sans conditions ni défenses. Ainsi peut-on affirmer que le visage est toujours nu. C'est dans le face-à-face avec ce visage qu'on peut juger de la valeur morale d'une personne, soit sa capacité à recevoir cette vulnérabilité de la nudité, à accepter cette faillibilité, cette fragilité; tout cela sans jamais (en) abuser. A cet égard, le civilisé est celui qui respecte aussi bien les femmes, comme symbole de la nudité ainsi que les enfants, symboles de pureté et de virginité. Et nous pourrions même ajouter «d'abord», ainsi que le proclame la sagesse populaire concentrée dans le proverbe. Attenter au visage de l'autre, c'est un acte de brutalité qui confine à la «barbarie» (Henry, 1989). Cela relève de ce que Lucien Israël appelait les «entourloupettes» perverses quand il s'agit de faire faire (soit l'essence même du management) le «sale boulot» (Dejours, 1998: 124-127, Arborio, 2014: 668-671) par les collègues, «braves gens» ou pas (Dejours, 1998), voire par le salarié lui-même, comme c'est le cas ici.

3. DU VISAGE À L'«ACCOMMODATION MORTIFÈRE»

En dépit de ce que nous qualifions d'acte de barbarie, en ce qu'il attente à cette parie spéciale du corps qu'est le visage, générant du monstre, notre salarié trouve les mots pour dire l'expérience de sa souffrance et de son malheur au travail:

⁷ Legendre, Entretiens radiophoniques avec Roger Dadoun (France Culture)

⁸ Originaires des pays d'Amérique latine et d'Amérique centrale comme le Salvador, le Honduras, le Guatemala et le Nicaragua, ils sont particulièrement actifs dans les pays d'Amérique centrale, ainsi qu'aux États-Unis.

«A un certain moment, j'ai pensé au suicide. Mais j'ai deux enfants, je ne pouvais pas les laisser tomber. Pourtant, je voulais faire quelque chose. J'ai rencontré des Maoris de Nouvelle-Zélande. Ils m'ont appris que quand on perd tout, comme eux avec la colonisation, il faut garder sa dignité humaine. Ce tatouage est un tatouage sacré Maori, qui raconte tout mon combat et m'aide à rester debout».

Cette souffrance et ce malheur sont donc transfigurés en expérience positive. Se tatouer le visage s'apparente dès lors à un choix stratégique comme en sont capables les acteurs du système (Crozier, Friedberg, 1977), pour contrecarrer les stratégies organisationnelles «délétères» (Monteau, 2010). Des capacités adaptatives en somme, conjuguant «une réponse stratégique-réactive» et «une réponse inventive-active» (Cassin, 2007, p. 18). Il n'est bien évidemment pas question ici d'invalider ce témoignage. On peut déceler en lui une appropriation subjective, mais à notre sens elle est plus à penser comme «accommodation mortifère» (Pourtois, Desmet, 2014, p. 644) que comme «résilience». D'abord car, comme on l'a vu, la modernisation de Belgacom a contribué à installer un contexte professionnel dégradé. Or ce contexte est très fortement défavorable aux capacités organisationnelles quelles qu'elles soient, et en particulier de contrôle des débordements de violence. Mais surtout car la psychologisation, et son corollaire à savoir l'insensibilité à ce lieu de la violence indéniable car visible qu'est le corps et à terme la normalisation du corps extrême, est un discours social. Comme tel, elle est difficilement résistible. Que les victimes de la plus violente des agressions dénie de fait la violence qui leur est faite/se font, via l'insensibilité au lieu même de cette violence, témoigne de la prégnance de ce discours social qui confine à la doxa. Ainsi que le rappelle Michel Setbon, «s'intéresser à la normalisation consiste à rechercher les causes et les conditions qui l'ont rendue possible» (Setbon, 2000, p. 63). Ces causes et ces conditions, nous les pensons repérables dans une (très) brève histoire du corps qui montre comment une tendance générale à la psychologisation est devenue à la fois le vecteur d'un discours social et, comme tel, la condition sine qua non pour comprendre comment la victime d'une violence barbare, inscrite spectaculairement sur le corps, peut aller jusqu'à la nier. Cette histoire du corps constitue ce que la théorie de la norme émergente vise à élucider, à savoir les mécanismes et les étapes en vertu desquels «une règle nouvelle ou spéciale en vient à être reconnue et acceptée comme la base d'une réponse coordonnée» (Turner, Killian, 1957, p. 395).

4. «DE L'ORGANIQUE À L'INCONSCIENT» (CROIX, 2000): UNE TRÈS BRÈVE HISTOIRE DU CORPS

Dans l'imaginaire social, le corps ne cesse de signifier le «bas» matériel (Mikhael Bahktine) quand l'esprit s'arroge le monopole de l'élévation. Il n'en fut pas toujours ainsi. Ainsi, jusqu'au XVIII^e siècle, le corps c'est un corps en majesté (le Christ, le roi) avec lequel on cherche à ne faire qu'un (Corbin, Courtine, Vigarello, 2005: 45-78). A partir du XVIII^e siècle ce corps va subir une «mutation» (idem: 101). De miroir de l'âme, le corps va finir par en être l'antithèse. Les «usages sociaux du corps» (Boltanski, 1971; Mauss, 1936) témoignent désormais de son inhumanité repérable dans l'intérêt quasi exclusif désormais porté au poids, aux plis, aux humeurs et autres viscères. Le «goût des anomalies» (Corbin, Courtine, Vigarello, Op. Cit.: 463) devient le corps lui-même comme une anomalie moderne

qu'il ne va plus cesser d'être. La psychologie va achever cette œuvre en polarisant son attention sur le psychique au détriment du somatique. Emblématique à cet égard peut être tenue la revue *Acéphale*, contemporaine l'œuvre de Freud sur laquelle nous reviendrons, dont la couverture montre un être tenant sa propre tête décapitée. De l'identification d'une communauté (catholique) à un corps en majesté, on passe à l'identification d'un individu sans attaches ni racines, à un corps réduit à une tête qu'on a pris grand soin de séparer comme un morceau de choix qu'on tente de préserver de la «souillure» (Mary Douglas). D'une identification à l'autre, on passe de ce Fernand Braudel appelle une «civilisation matérielle» peuplée d'«hommes concrets» (Lucien Febvre), au cœur de laquelle trônait le corps, à une civilisation abstraite, celle de l'«ère du gouvernement du sujet par la théorie» (Legendre, 2001: 108). Les représentations artistiques contemporaines de ce même corps exhibé dans des postures et des configurations des moins flatteuses (Chevallier: 2010, Melman) achèvent de témoigner pour nos temps contemporains de cette mutation qui est autant une relégation qu'une déconsidération.

L'œuvre de Freud qui introduit le XX^e siècle n'est pas peu à mettre sur le compte de cette dévalorisation du corps, qui est le symétrique inverse de la survalorisation de ce qui n'est au départ qu'une hypothèse, à savoir le psychisme (Roustang, 2000). A cet égard, le coup de force de Freud qui a consisté à faire prendre une hypothèse pour la réalité, ou l'échafaudage pour la construction-même, peut apparaître soit comme un coup de génie⁹, soit comme un coup de génie certes, mais coup de génie qui nous aurait égarés¹⁰. Sur la base d'une hypothèse, ce coup de force et, ou de génie trace la seule voie praticable, celle du psychologisme ou «pratiques de procédures socialisées d'objectivation de la conscience» (Legendre, 2001: 105)¹¹. Désormais, plus on s'éloigne du corps et de la chair, plus cet éloignement est valorisé comme signe de lucidité. L'engagement sur le chemin du pur esprit sous le contrôle du «peuple «psy»» (Sibony, 1993), est considéré comme un signe de maturité au même titre que le franchissement des différentes étapes du développement libidinal telles que les ont classiquement décrites aussi bien Karl Abraham que Sigmund Freud.

5. DE L'INCONSCIENT AU CERVEAU: L'AVÈNEMENT DES NEUROSCIENCES

Les neurosciences parachèvent cette œuvre de séparation en ce qu'elles l'inscrivent dans les pratiques. Extrémité que n'atteignaient ni le dualisme chrétien (supra) ni le dualisme psychanalyse (opposition corps/inconscient). Car si ce dernier abandonne l'organicité aux sciences exactes (Andrieu, Op. Cit.: 317), la tension entre psychè et soma reste palpable au moins dans certaines critiques du freudisme (Roustang, 1976). La neurologie est intronisée reine des neurosciences. Elle sépare le corps du cerveau et impose le cerveau comme modèle, voire comme idéologie (Andrieu, Op. Cit.: 315): «Cette séparation naturaliste accorde au cerveau la prévalence causale et au corps le statut d'effet» (Idem: 317). Le cerveau devient la pièce maîtresse de l'individu et, comme telle, le lieu de tous les fantasmes, de toutes les explorations, de toutes les initiatives et donc de tous les crédits. En même temps qu'elle impose son étalon, la neurologie s'affirme comme parangon de scientificité. On ne compte

⁹ C'est la position des freudiens.

¹⁰ C'est la position de François Roustang (2000).

¹¹ Parmi ces pratiques Legendre range les techniques de soi promettant l'«avènement de l'Idéal du Bonheur», l'incroyance religieuse, l'utilitarisme et la positivité technique (2001, p. 108).

en effet plus les déclinaisons sur le mode «neuro»: neuropsychologie, neurophilosophie du rêve, neuropsychiatrie, neurolinguistique, neurochimie, neurologie clinique, neurobiologie, neurochirurgie, neurophysiologie. A tel point que l'historien du corps Bernard Andrieu s'interroge: «A quand une neuroanthropologie, une neurosociologie?» (Idem: 317). L'individu moderne est réductible à l'«homme neuronal» (Jean-Pierre Changeux).

Au dualisme chrétien (corps/âme) succède un dualisme moderne (corps/cerveau), qui supplée et supprime le dualisme psychanalytique. Quand le dualisme chrétien distinguait (plus qu'il n'opposait) un matérialisme mécaniste (le corps) à un idéalisme spiritualiste (l'âme), ce second dualisme est entièrement matérialiste. Le but ici n'est pas d'essayer de trancher cette épineuse question du dualisme. Différents mouvements s'en chargent par ailleurs tels la pensée complexe (Edgar Morin, Henri Atlan), la critique de l'intelligence artificielle et les psychosomatiques (Andrieu, *Op. Cit.*, p. 351-366). Le but ici est de prendre la mesure des conséquences de ce nouveau dualisme matérialiste dans la sphère du travail en montrant notamment ce qu'il ne voit pas, à savoir la violence spectaculaire faite au corps, et pourquoi il ne le voit pas.

6. TRADUCTION MANAGÉRIALE

La scène professionnelle ne fait pas exception. Elle trouve pleinement à s'inscrire dans la voie de cette histoire vers la psychologisation, qui est conjointement une histoire de la relégation des corps dans leur organocité. Ainsi, sur la scène primitive du management des organisations qui est derechef une scène moderne (au sens des historiens), soit dans l'entreprise taylorienne, le corps de chair¹² est un corps, fait notable, masculin, torse nu, suant, suintant, puant. Bref, exposant et, de fait, associé à ses humeurs. Il s'agit d'un corps peinant puis de plus en plus souffrant, d'abord sur les chaînes des abattoirs (Patterson, 2008), puis de montage. La tête, elle, lieu noble de la conception, est préservée dans le bureau des méthodes («là où l'on pense»), loin des turpitudes de la production que sont miasmes et bruits. Aux cols blancs (ingénieurs) le cerveau, aux cols bleus (les ouvriers), le corps.

La conséquence de cette psychologisation de la scène professionnelle c'est l'envahissement de cette scène par ceux qui, de la psychanalyse au coaching (Gori, Le Coz, 2007), conseillent les entreprises et, ou accompagnent les salariés à l'aide d'outils provenant majoritairement des disciplines psychologiques. Les limites de cette psychologisation sont patentes. Avec les concepts qui ont fait la fortune tant de la psychologie, de la psychanalyse que de la psychosomatique («latents», «inconscients», «insu», «refoulement», «pré-conscient»), on s'autorise à voir de la souffrance partout. C'était le sens de la critique d'hypersémantisation qu'adressait naguère Alain à la psychanalyse. Partout, c'est-à-dire nulle part (Moreau, 1998). Car même si Freud a tenté la grammaire de cet inconscient (lapses, actes manqués, rêves), celle-ci n'est somme toute qu'un contenant nécessitant une «interprétation» (Ricœur) qui frôle souvent le délire, «toujours supposé en analyse» (Roustang, 1976: 35) ou la «sauvagerie» (Keller, 2003). Le paradoxe de ceci c'est que, alors qu'on rapporte la souffrance à l'insu, l'enfoui, le latent, à l'inverse, on se rend aveugle à la souffrance là où elle est criante, évidente, sur le corps.

Ce à quoi nous assistons, tout au long de ce cas, c'est à l'incubation d'une maladie mortelle,

¹² Tel qu'il est notamment mis en scène par Charlie Chaplin dans *Les temps modernes*.

«plus mortelle» que la maladie grave dont il est effectivement question et dont on ne peut que supputer qu'elle était un cancer. Et pourtant, nous dira-t-on, ce salarié X n'est pas mort. On dira que, tout comme Hegel notait qu'il y avait de la mort dans certaines vies, ici c'est la mort qui a les apparences de la vie, sous les traits du visage tatoué s'apparentant, au-delà de la marginalisation, à un suicide social. Suicide, soit cas extrême de retournement de la violence contre soi-même (Brodier, 2010) que l'entreprise ignore, l'apparentant à une mode (Vatin, 2011), ou à une pathologie individuelle (Kovess-Masfety, 2014). Cette tendance à la psychopathologisation comme celle consistant à psychiatriser le moindre comportement (Lane, 2007), trouvent à s'inscrire pleinement dans cette tendance lourde de la psychologisation qui contribue à la normalisation des atteintes sévères aux corps.

7. LA SOUFFRANCE: DE L'OUBLI À LA FONCTION SOCIALE DU DÉNI

Dans les entreprises des sociétés contemporaines développées, un très fort accent est donc mis sur la souffrance psychique. Que ce soit la dépression ou la «fatigue d'être soi» (Ehrenberg, 1998) dans les espaces privés et, ou domestiques ou bien le stress dans les espaces publics et, ou professionnels (Lazarus, Folkman 1984; Légeron, 2003, Loô, Galinowski, 1999). Dans les entreprises on parle volontiers de «harcèlement moral» (Hirigoyen, 1998 et 2001; Adam, 2008; Desrumaux, 2011). Il conviendrait selon nous de s'interroger: pourquoi en parle-t-on autant et plus précisément en ce moment (Faulx, Delvaux, 2005)?

L'entreprise est un lieu idéal d'observation de la violence telle qu'elle marque de façon évidente les corps plutôt qu'hypothétiquement les esprits. Or, face à des signes somatiques aussi spectaculaires, l'insistance est mise sur la psychologie, pourtant hypothétique. On est alors en droit de se demander si cette focalisation, corrélative d'une banalisation des atteintes somatiques, qui plus est par les victimes elles-mêmes, n'aurait pas une fonction sociale. Soit, après avoir rechercher dans l'histoire du corps les causes de la normalisation des atteintes extrêmes aux corps, il nous faut tenter de repérer une éventuelle fonction de cette même normalisation. Il ne s'agit en rien d'une démarche soupçonneuse puisque, ainsi que, dans la littérature économique il est vrai, les normes et les mécanismes associés sont souvent caractérisés par leurs fonctions» (Ben Youssef Hounaida et al. Op. Cit. , p. 372).

Il y a aujourd'hui comme jamais, ainsi que l'enseigne une brève histoire du corps, congruence entre psychologisation (neuropsychologie, psychanalyse, «psychologisme», coaching) et «oubli du corps» (Le Breton, 1999). Or le destin du corps est intimement lié à celui de la souffrance. Or encore, qu'il y ait «souffrance en France» (Dejours, 1998) est chose avérée. Ces «souffrances» (Idem) qu'on s'empresse de cataloguer comme psychiques, et ici l'urgence induit le soupçon, sont aussi, pour ne pas dire surtout, voire exclusivement, des souffrances physiques. La souffrance psychique est, et n'est que, physique. Rien de très novateur dans un tel propos. Ainsi, pour le Tao, «c'est le corps tout entier qui est l'esprit» (Gao Palong, cité dans Roustang, 2000. Incipit). Aussi il n'est pas étonnant de constater que le harcèlement moral, et le stress qu'il engendre, a des traductions corporelles telles que le mal de dos, les douleurs intestinales ou encore le maux de gorge (sensations d'étouffement), les maladies cardio-vasculaires et autres cancers (Légeron, 2014). Alors pourquoi, si le travailleur a un corps, s'emploie-t-on à l'oublier ainsi qu'en témoigne cette «publicité» outrancière faite au harcèlement moral (Davezies, 2004) trouvant naturellement à s'inscrire dans le mouvement général de psychologisation touchant non moins naturellement l'entreprise? Ici encore,

comme l'urgence auparavant, l'outrance fait symptôme. Car le corps est le lieu de la souffrance (Le Breton, 2009), aussi bien reçue que donnée (Pharo, 1993). Nous soutenons ici que la primauté, voire l'exclusivité (Andrieu, Op. Cit.: 315) contemporaine accordée au psychique a une fonction sociale. Il s'agit de masquer la violence à l'œuvre dans la sphère économique en général, celles du travail et de l'entreprise en particulier, violence qui s'inscrit dans les corps et qu'on s'obstine à ne rechercher que dans le cerveau via l'imagerie médicale. En oubliant le corps stigmatisé, marqué, meurtri, et ce d'autant plus qu'il l'est spectaculairement, on présente l'entreprise, lieu de création de richesse, comme une scène pacifiée et, de proche en proche, les environnements dans lesquels elle s'inscrit, le travail (valeur numéro un des européens) et la mondialisation comme inéluctable (Lordon, 2014: 18) et «heureuse» (Minc: 1997, 2001): si pas de corps, alors pas de souffrance. Tout est calme sur le front du travail. L'entreprise coule des jours tranquilles. Il y a ici un phénomène de dénégaration ne touchant pas qu'aux représentations refoulées (Laval, 2003/205), tant est criante la «souffrance au travail» (Dejours, Gernet, 2012). Refouler le corps dans sa corporéité, le corps de chair, au profit de son abstraktivité psychologique ou cérébrale (anorexie mentale, harcèlement moral par exemple), c'est minimiser les maux du travail que sont les maladies professionnelles et le mal-être, générateurs du malaise organisationnel. Voir même peut-être masquer ce fait d'un travail comme mal ainsi que le rappelait Jeremy Bentham pointant que: «L'aversion, non le désir, est le seul sentiment que le travail par lui-même est susceptible de produire (...) Parler d'amour du travail est une contradiction dans les termes». (Cité par Elysée Sarin, 2003: 114). On se plaît à oublier cette perspective longtemps classique, rappelée par les travaux d'Hannah Arendt, car nos sociétés «à haute intensité économique» (Laval) ont basé leur salut sur le travail, seul créateur de richesse, a fortiori en période de crise aggravée. Le corps biologique est là pour le rappeler. D'une manière trop insistante et génératrice d'une trop mauvaise conscience pour que nos sociétés, ayant tout misé sur le travail, puisse soutenir sa vue.

CONCLUSION

L'articulation serrée de ses incohérences, ce que Marx appelait ses «contradictions», constitue la société néolibérale (Laval, 2007), celle que notre salarié appelle «*monsieur Libéral*». Mais alors que Marx prédisait la mort du capitalisme du fait de ses contradictions mêmes, les travaux d'Eve Chiapello et de Luc Boltanski ont montré que, loin d'affaiblir sa marche en avant, ses contradictions ou les critiques qui le frappaient, contribuaient à son accélération et à son renforcement. «L'excellence» (Peters, Waterman, 1982) a d'abord été le credo de cette société, au nom de quoi tout l'existant a été déclaré caduc:

«Monsieur Libéral arrivait et tout fonctionnait à nouveau parfaitement»

Devant la somme des incohérences de plus en plus difficiles à masquer, le capitalisme moderne, dans l'impossibilité de revendiquer le titre de «meilleur des mondes», se présente désormais comme «l'empire du moindre mal» (Michéa, 2007). Son unité de mesure, c'est l'entreprise, à ménager en tant que créatrice de valeur, comme sont à ménager les «champs» (Pierre Bourdieu) dans lesquels elle opère, à savoir l'économie et le travail ainsi que son environnement macroscopique, à savoir la mondialisation. Mais dans une telle configuration, la

souffrance au travail est loin d'avoir disparue. L'illusion de sa disparition est rendue possible par l'horizontalisation des organisations qui correspondrait au management d'aujourd'hui et de demain (Friedlander, 2002). Or, dans les sociétés horizontales, la violence ne disparaît pas, mais se transfigure (Maffesoli, 1992). Plus insidieuse elle n'en est que plus violente. Cet «appareil» (Bourdieu, 1992, p. 78-79¹³) néolibéral refoule les corps de chair, lieux concrets des souffrances flagrantes qu'il inflige et qu'il normalise. Il n'apparaît donc pas incohérent, pour le coup, qu'il tente de masquer ce qui peut aller jusqu'à la mort, ce que nous avons appelé la fonction sociale de la normalisation. Marie Pezé (2008) a montré à cet égard que, dans un grand nombre d'affaires d'entreprises, il y allait effectivement d'une question de vie ou de mort. On pourrait utiliser les éléments de son titre et ainsi poursuivre. Ce système est mortifère. Ceux qui en réchappent en ressortent frappés, dans toutes les acceptions du mot, qu'ils choisissent la voie de la loyauté, de la fuite ou de la critique, selon la désormais classique typologie d'Albert O. Hirschmann.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABELHAUSER, Alain; GORI, Roland; SAURET, Marie-Jean, *La folie évaluation*, Paris, Mille et une nuits, 2011.
- ADAM, Patrice, *Harcèlement moral*, Paris, Répertoire Dalloz, 2008.
- ANDRIEU, Bernard, *Le corps dispersé. Une histoire du corps au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- ARBORIO, Anne-Marie, «Sale boulot», in ZAWIEJA, Philippe; GUARNIERI, Franck, *Dictionnaire des risques psychosociaux*, Paris, Seuil, 2014, p. 668-671.
- BAUDRY, Patrick, *Le corps extrême*, Paris, L'Harmattan, 1991.
- BECK, Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Flammarion, Coll. Champs, 2008.
- HOUNAIDA, Ben Youssef et al., «L'utilisation stratégique des instances de normalisation environnementale», *Revue internationale de droit économique*, 2005/4 t. XIX, 4, p. 367-388.
- BERNARDOT, Marc, «L'interné, un paria au XX^e siècle», in Lebovici M. Varikas, E. *Tumulte* n° 21-22, Paris, Kimé, 2003, p. 243-250.
- BISSON, Frédéric, «Les zombis ont marché sur Wall Street», *Multitudes* n°50, 2012, p. 240.
- BOLTANSKI, Luc, «Les usages sociaux du corps», *Les Annales*, 1, 1971, p. 205-233.
- BOLTANSKI, Luc, *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990.
- BOURDIEU, Pierre avec WACQUANT, Loïc, J-D., *Réponses*, Paris, Seuil, 1992.
- BOURRE, Jean-Marie, *La diététique du cerveau. La nouvelle donne*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- CARRICABURU, Danièle et LHUILIER Dominique, «Les infections nosocomiales: un risque collectif en cours de normalisation?», *Sciences sociales et santé*, Vol. 27, 2009/4, p. 43-72.
- CASSIN, Barbara, *Google-moi. La deuxième mission de l'Amérique*, Paris, Albin Michel, 2007.
- CHAZEL, François, «Mouvements sociaux», in Boudon R. (sous la Dir.), *Traité de sociologie*, Paris, Puf. , 1992, p. 263-312.

¹³ Pierre Bourdieu appelle appareil un champ (ou un système, bien que les deux ne soient pas superposables) qui dysfonctionne.

CHEVALLIER, François, *La société du mépris de soi. De l'Urinoir de Duchamp aux suicidés de France télécom*, Paris, Gallimard, 2010.

CORBIN, Alain; Courtine J. -J.; VIGARELLO, Georges, (dir.), *Histoire du corps. 2. De la Révolution à la grande Guerre*, Paris, Seuil, 2005.

CROIX, Laurence, *La douleur en soi. De l'organique à l'inconscient*, Paris, Eres, 2002.

CROZIER, Michel; FRIEDBERG, Ehrard, *L'acteur et le système*, Paris, Seuil, 1977.

D'INTRONO, Jean-Philippe, «Le Tiers absent ou les vampires à l'hôpital. Critique du management arasant», *Revue Economique et Sociale*. Vol. 69, 2011, p. 79-87.

DAVEZIES, Philippe, «Les impasses du harcèlement moral», *Travailler*, 11, 2004, p. 83-90.

DE LIBERA, Alain, *Penser au Moyen-âge*, Paris, Points-Seuil, 1990.

DEJOURS, Christophe, *Souffrances en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Le Seuil, 1998.

DEJOURS, Christophe; GERNET, Isabelle, *Psychopathologie du travail*, Paris, Elsevier Masson, 2012.

DESRUMEAUX, Pascale, *Le harcèlement moral au travail. Réponses psychosociales, organisationnelles et cliniques*. Rennes. PU de Rennes, coll. Psychologies, 2011.

DIET, Emmanuel, «Perversion hypermoderne, mutations dans le social-historique et crise de la subjectivation», in DIMON Marie-Laure, *Psychanalyse et politique. Sujet et citoyen: incompatibilités?*, Paris, L'harmattan, 2009.

DURKHEIM, Emile, *Le suicide*, Paris, PUF, Coll. Quadrige (14^e Edition), 2013.

EHRENBERG, Alain, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

FAUGERON, Claude; KOKOREFF Michel, «Il n'y a pas de société sans drogues: un processus de normalisation?», Introduction à FAUGERON Claude, KOKOREFF Michel, (Dir.) *Sociétés avec drogues: enjeux et limites*, Paris, Erès, 2002.

FAUX, Daniel; DELVAUX Sophie, «Le harcèlement moral au travail: phénomène objectivable ou «concept horizon»?», *Pistes*, 7, 3, 2005.

FAVARO, Marc, «Violences internes», in ZAWIEJA Philippe; GUARNIERI Franck, (Dir), *Dictionnaire des risques psychosociaux*, Paris, Seuil, 2014, p. 822-825.

FEILLET, Pierre, «L'impérialisme agro-alimentaire impose des produits», in *Les nourritures des français. De la maîtrise du feu aux années 2030*, Paris, Quae, 2007, p. 195-204.

FRIEDLANDER, Michel, «Le management d'aujourd'hui et de demain», in *L'Université de tous les savoirs*. Odile Jacob, Poches, 2002.

GORI, Roland; Le COZ Pierre, «Le coaching: main basse sur le marché de la souffrance psy», *Cliniques méditerranéenne*, n°75, 2007.
HENRY, Michel, *La barbarie*, Paris, LGF. Le Livre de Poche, 2001.

HIRIGOYEN, Marie-France, *Le harcèlement moral: la violence perverse au quotidien*, Paris, Éditions La Découverte et Syros et édition de poche Pocket, 1998.

HIRIGOYEN, Marie-France, *Malaise au travail. Harcèlement moral: démêler le vrai du faux*, Paris, Editions La découverte et Syros et édition de poche Pocket, 2001.

ISRAEL, Lucien, *La jouissance de l'hystérique*, Paris, Points-Seuil, 1999.

KELLER, Pierre-Henri, «Sauvagerie de l'interprétation en psychosomatique», *Cliniques méditerranéennes*, n°68, 2003/2, p. 245-256.

KOSSEV-MAFETY, Viviane, «Suicide et travail» In ZAWIEJA, Philippe; GUARNIERI, Franck, *Dictionnaire des risques psychosociaux*, Paris, Seuil, 2014, p. 762-766.

- LANE, Christopher, *Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions*, Paris, Flammarion, 2007.
- LAVAL, Guy, «Honte de contre-transfert», *Revue Française de Psychanalyse*. 2003/2005 vol. 67, 2003/2005, p. 1805/ 1801-186.
- LAVAL, Christian, *L'homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris, Gallimard, Coll. Essais, 2007.
- LAZARUS, Richard; FOLKMAN, Susan, *Stress, appraisal and Coping*, New York, Wiley, 1984.
- Le BRETON, David, *La sociologie du risque*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 1995.
- Le BRETON, David, *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.
- Le BRETON, David, «Entre douleur et souffrance: approche anthropologique», in *L'information psychanalytique*, 2009/4 Volume 85, pp. 323-328.
- LEGENDRE, Pierre, *De la Société comme texte. Linéaments pour une anthropologie dogmatique*, Paris, Fayard, 2001.
- LEGERON, Patrick, *Le stress au travail*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- LEGERON, Patrick, in «Stress et maladies», in ZAWIEJA, P. GUARNIERI, F. *Dictionnaire des risques psychosociaux*, Paris, Seuil, 2014, p. 742-745.
- LEVINAS, Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche. Coll. Biblio essais. (1971 pour la 1^o édition).
- LHUILIER, Dominique, *Placardisés. Des exclus dans l'entreprise*, Paris, Seuil, 2002.
- LOO, Pierre; GALINOWSKI André, *Le stress permanent*, 2^e éd., Paris, Masson, 1999.
- LORDON, Frédéric, *La malfaçon. Monnaie européenne et souveraineté démocratique*, Paris, Les Liens Qui Libèrent, 2014.
- MAFFESOLI, Michel, *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde*, Paris, La table ronde, 1992.
- MAUSS, Marcel, «Les techniques du corps», *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 4, mars-avril, 1936.
- MELMAN, Charles (Entretiens avec LEBRUN, Jean-Pierre), *L'homme sans gravité. Jouir à tous prix*, Paris, Folio-Essais, 2005.
- MICHEA, Jean-Claude, *L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale*, Paris, Climats, 2007.
- MINC, Alain, *La mondialisation heureuse*, Paris, Plon, 1997.
- MONTEAU, Michel, *L'organisation délétère: la santé-sécurité au travail prisme de l'organisation*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- MOREAU, François, *Ecoute psychosomatique. Deux situations cliniques de Pierre Marty*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 1998.
- OGIEN, Ruwen, *La panique morale*, Paris, Grasset, 2004.
- PATTERSON, Charles. *Un éternel Treblinka*. Calmann-Lévy, 2008.
- PETER, Thomas; WATERMAN, Robert, *Le prix de l'excellence. Les 8 leviers de la performance*, Paris, Dunod, 1982.
- PEZE, Marie, *Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés. Journal de la consultation «Souffrance et travail»*, Paris, Flammarion, Coll. Champs, 2008.
- PHARO, Patrick, *L'injustice et le mal*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- POURTOIS, Jean-Pierre; DESME, Huguette, «Résilience», in ZAWIEJA, P; GUarnieri, Franck, *Dictionnaire des risques psychosociaux*, Paris, Seuil, p. 642-646, 2014.
- ROUSTANG, François, *La fin de la plainte*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- ROUSTANG, François, (avec Pierre Babin) (2003), *Le thérapeute et son patient*, Paris, L'Aube, 2003.

ROUSTANG, François, *Un destin si funeste*, Paris. Minuit, 1976.

SARIN, Elysée, *Introduction conceptuelle à la science des organisations*, Paris, L'Harmattan, 2003.

SCHIPPER, Kristofer, *Le corps taôiste. Corps social et corps physique*, Paris, Fayard, 1993.

SETBON, Michel, «La normalisation paradoxale du sida», *Revue française de sociologie*, n°41, 2000, p. 61-78.

SIBONY, Daniel, *Le peuple «psy»*, Paris, Balland, 1993.

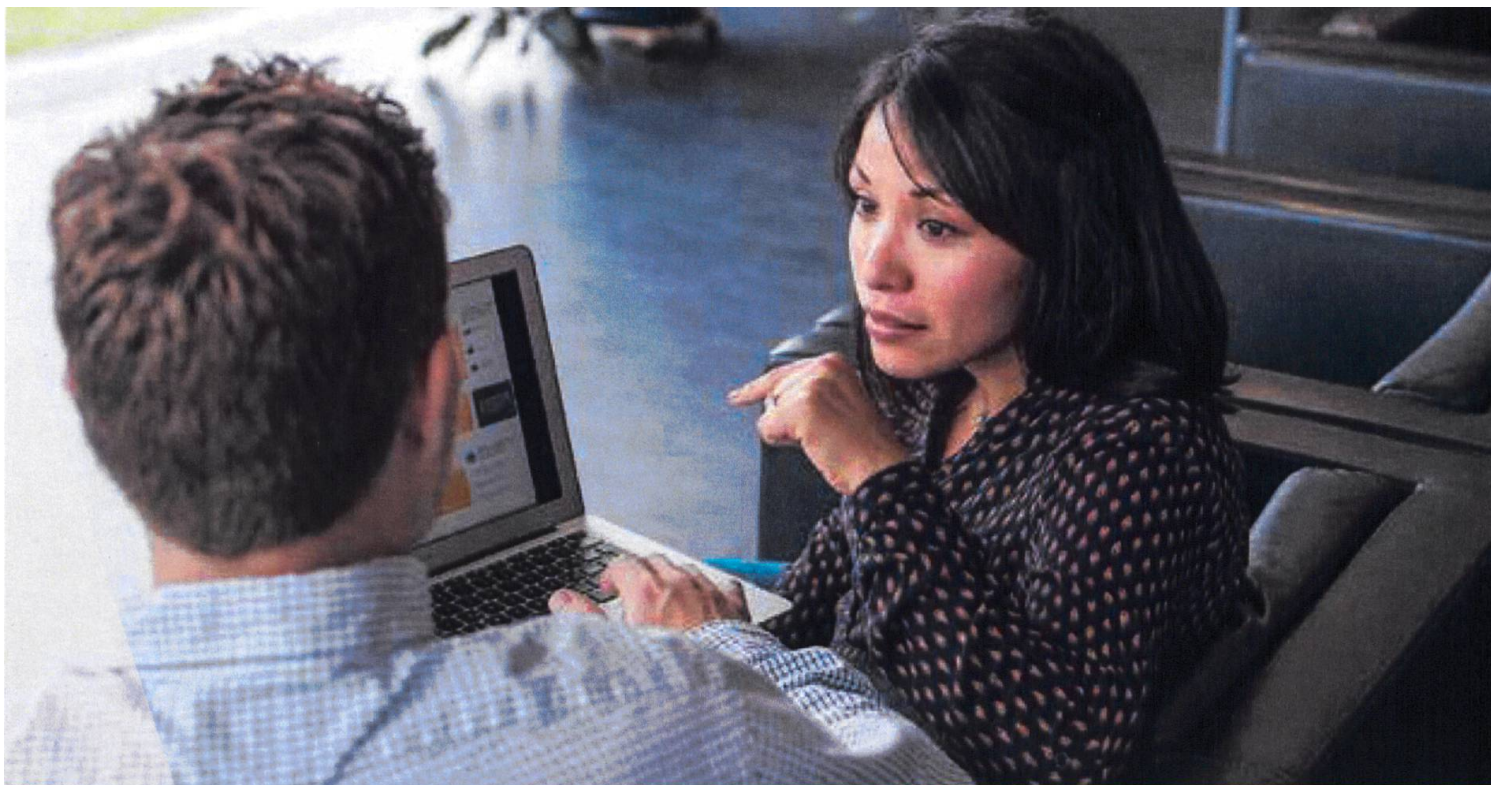
STIEGLER, Bernard, *Constituer l'Europe, tome 1: Dans un monde sans vergogne*, Paris, Galilée, 2005.

SZPIRGLAS, Jeanne. «Les altérations de la conscience morale», in BOURGUIGNON, O. (Dir). *La pratique du psychologue et l'éthique*, Paris, Mardaga, 2009.

TURNER Ralph., KILLIAN Lewis., *Collective behavior*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1957.

VATIN, François, «La question du «suicide de travail»», *Commentaires* n°134, 2011.

VIGARELLO, Georges, (dir), *Histoire du corps. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005.



CREATE YOUR FUTURE

AVEC PLUS DE 800 ÉTUDIANTS, LA HAUTE ÉCOLE DE GESTION FRIBOURG (HEG-FR) RÉPOND PARFAITEMENT AUX ATTENTES DE LA PRATIQUE TANT SUR LE PLAN NATIONAL QU'INTERNATIONAL.

Notre école ne cesse de se développer en s'adaptant aux réalités économiques et à la demande du marché. Cette volonté se manifeste notamment grâce à notre stratégie d'innovation. L'étendue et la qualité de nos programmes de formation (Bachelor, Master et formation continue) ainsi que l'implication et les compétences de notre corps professoral attirent, chaque année, de plus en plus de nouveaux étudiants.

HEG-FR VOTRE PARTENAIRE POUR L'INNOVATION

La HEG-FR et ses professeurs collaborent sur des projets de recherches appliquée & développement (Ra&D) et de mandats avec les entreprises locales. Ces projets contribuent à la compétitivité et l'innovation des acteurs régionaux grâce à l'étude de thèmes d'actualité générateurs de croissance.

FORMATIONS DE BOLOGNE

- Bachelor of Science en Economie d'entreprise (unique Bachelor trilingue de Suisse)
- Master of Science in Business Administration, major in Entrepreneurship and Innovation

FORMATIONS CONTINUES

- Executive MBA in Integrated Management
 - Les CAS (Certificate of Advanced Studies)
 - Gestion d'entreprise
 - Gestion de projet
 - Supply Chain
 - Communication
 - Public Management
 - Entreprises de l'ESS
 - Développement durable
 - Rédaction stratégique (nouveau 2015)
-



HAUTE ÉCOLE DE GESTION
HOCHSCHULE FÜR WIRTSCHAFT
SCHOOL OF MANAGEMENT

Fribourg
Freiburg

Chemin du Musée 4
CH-1700 Fribourg

T +41 26 429 63 40
F +41 26 429 63 75

E heg-fr@hefr.ch
W www.hsw-fr.ch

Hes-so
Haute École spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences and Arts
Western Switzerland



NOUVEAU
20
de profils
de placement

Les 500 meilleures entreprises au monde dans votre portefeuille

- Si vous êtes lassés du discours ésotérique de la "haute finance",
- Si vous considérez que la gestion d'un portefeuille doit reposer sur un concept simple et stable,
- Si vous pensez que la performance d'un portefeuille se crée dans l'économie réelle, grâce à ses meilleures entreprises,
- Si vous cherchez un guide expérimenté pour cibler vos choix de titres et une adresse pour sécuriser vos dépôts,
- Alors nous devrions en parler.

Les conseillers en gestion de patrimoines de la Banque Cantonale de Genève se tiennent à votre disposition pour partager leurs convictions et leur expérience avec vous.

 **BCGE | Best of®**
le plaisir d'investir sérieusement

Genève Zürich Lausanne Lyon Annecy Paris
Dubai Hong Kong

www.bcge.ch/bestof +41 (0)58 211 21 00

La présente annonce est exclusivement publiée à des fins d'information et ne constitue en aucun cas une offre ou une recommandation en vue de l'achat de produits financiers ou de services bancaires. Elle ne peut être considérée comme le fondement d'une décision d'investissement ou d'une autre décision. Toute décision d'investissement doit reposer sur un conseil pertinent et spécifique.

Le traitement fiscal dépend de la situation personnelle de chaque investisseur et peut faire l'objet de modifications. Les transactions portant sur les fonds de placement sont soumises à des lois et des dispositions fiscales dans différents ordres juridiques. L'investisseur est personnellement responsable de se renseigner sur les lois fiscales applicables et les dispositions en vigueur et de les respecter s'agissant de la souscription, de l'achat, de la détention, de la vente, de la restitution ou des versements résultant de fonds de placement. Les indications concernant des transactions sur les fonds de placement ne doivent pas être interprétées comme étant un conseil fiscal de la BCGE.

Satellite Galileo: 33°10'03.91"N - 31°21'34.23"E - 23'222 km